



**HAL**  
open science

# Les pays du Sud-est européen dans la Grande Guerre (1915). Trois reportages d'Albert Londres et les mémoires de Gheorghe Jurgea-Negrilești

Constantin Emanuel Antoche, Matei Cazacu

## ► To cite this version:

Constantin Emanuel Antoche, Matei Cazacu. Les pays du Sud-est européen dans la Grande Guerre (1915). Trois reportages d'Albert Londres et les mémoires de Gheorghe Jurgea-Negrilești. *Revista Arhivelor / Archives Review*, 2012, 89 (2), pp.150-170. hal-04608616

**HAL Id: hal-04608616**

**<https://hal.science/hal-04608616v1>**

Submitted on 13 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les pays du Sud-est européen dans la Grande Guerre (1915). Trois reportages d'Albert Londres et les mémoires de Gheorghe Jurgea-Negrilești\*

Emanuel C. Antoche & Matei Cazacu

**Keywords:** *Albert Londres; Romania and Bulgaria during the WWI; Macedonian Front; Gallipoli Campaign; Lord Thomson of Cardington; I. I. C. Brătianu*

Lors de nos promenades habituelles chez les antiquaires bouquinistes du Quartier Latin nous avons découvert, un jour, par hasard, un recueil d'articles du célèbre journaliste français Albert Londres (1884-1932), intitulé "Si je t'oublie Constantinople..." Ce recueil réunit les reportages écrits pour le "Petit Journal"<sup>1</sup> sur les fronts de Serbie, des Dardanelles et du Salonique, entre mars 1915 et septembre 1917.

Nous avons choisi de reproduire trois textes: n° 14: "La vie et les étapes de la Roumanie. Dans l'attente" (16 juillet 1915); n° 15: "Pourquoi la Bulgarie regarde" (23 juillet 1915); n° 25: "Salonique, nid d'espions" (27 décembre 1915)<sup>2</sup>. Pareil aux autres reportages présents dans le volume ils n'ont pas échappé à la censure omniprésente, les lignes pointillées n'étant que les passages supprimés par les cerbères en uniforme contre lesquels Londres s'était insurgé à maintes reprises. Il l'avait fait notamment dans une série d'articles rédigés sur les fronts de Lorraine, de Champagne, belge et italien, d'octobre 1917 jusqu'à la fin de la guerre, et rassemblés dans un recueil posthume "Contre le bourrage de crâne"<sup>3</sup>. Les militaires lui en voulait à tel point que son nom figurait sur une liste noire de l'Etat-major, assorti de la mention: "Mauvaise tête!". Le Haut commandement avait même déposé une plainte contre lui pour "insolence" et "insubordination" auprès de la direction du "Petit Journal" qui avait soutenu néanmoins son reporter. Si les autorités françaises l'avait déjà mis au pilori, le roi George V le nomme officier honoraire de l'"Ordre de l'empire britannique". Les Anglais n'ont pas oublié, eux, les services rendus par le journaliste à la cause alliée. Albert Londres était d'ailleurs absent à la cérémonie du 20 mars 1920, personne ne sachant où le joindre<sup>4</sup>.

---

\* Le présent article vient d'être récemment publié dans "Revista de Istorie Militară", 2015, 1-2 avec d'innombrables erreurs de rédaction. Les auteurs remercient à *Revista Arhivelor* d'avoir eu la gentillesse de le republier afin qu'il puisse être aussi consulté par les chercheurs et les lecteurs francophones.

<sup>1</sup> Quotidien parisien dont le directeur était Stephen Pichon, ami fidèle de Georges Clemenceau, Ministre des Affaires étrangères dans plusieurs cabinets de la Troisième République: (oct. 1906-juillet 1909; juillet 1909-fév. 1911; mars-déc. 1913; nov. 1917-janv. 1920), un des négociateurs du traité de Versailles (28 juin 1919).

<sup>2</sup> A. Londres, *Si je t'oublie Constantinople...* (éd. Fr. Lacassin), collection *Grands Reporters* (dix-dix huit) 10/18, Paris 1985, p. 79-84, 85-90, 163-166.

<sup>3</sup> Publié aux éditions Arléa, Paris 2008.

<sup>4</sup> P. Assouline, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter, 1884-1932*, Paris 1989, p. 151. Le même auteur avait préfacé le volume réunissant les *Œuvres complètes* d'Albert Londres, publiés aux Ed. Arléa, Paris 2007.

Il se trouvait sur les traces de Victor Kopp, le représentant **officiel** des Soviets en Allemagne, un “ambassadeur sans ambassade” qui vivait caché dans le quartier berlinois de Wilhelmsdorff. Son but final? Obtenir à tout prix un visa pour se rendre dans la patrie de l’*avenir radieux* et connaître la vérité sur le bolchevisme ! Il a fallu par la suite rejoindre Copenhague, guetter cinq jours d’affilé devant l’*Hôtel du Prince-Frédéric*, pour importuner le camarade Litvinov grâce auquel il réussit d’avoir ses passeports<sup>5</sup>. Il demeure en Russie jusqu’au début du mois de juin, en séjournant à Petrograd et Moscou. La misère de la population le bouleverse à tel point qu’il écrit, dans les colonnes d’*Excelsior*, au sujet de la soupe populaire:

“Entrez là-dedans dans ces soupes. C’est les yeux agrandis que nous avons regardé distribuer cette manne communiste. De 3 à 4 heures, le troupeau humain s’y traîne. Chacun porte son écuelle ont une vieille boîte de conserves ou un ex-plat à la barbe, voire de vraies gamelles. Ils tendent cela au comptoir grasieux. La portion de bouillon immonde, éclaboussant, tombe comme elle peut dans leurs baquets. Avidement, ils l’avalent. C’est le dernier degré de la dégradation, ce sont des étables pour hommes. C’est la troisième Internationale. A la quatrième on marchera à quatre pattes, à la cinquième on aboiera”<sup>6</sup>.

Londres est le quatrième journaliste occidental qui pénètre au Q. G. bolchevique de l’Institut Smolny à Petrograd après le Français Ludovic Naudeau<sup>7</sup>, les Britanniques Arthur Ransome (*London Daily News*), Morgan Phillips Price (*Manchester Guardian*) et l’Américain John Silas Reed (*The Masses*)<sup>8</sup>. Contrairement à leurs collègues anglo-saxons, les Français se montrent très critiques à l’égard du régime en place. Londres réussit à interviewer Krassikoff, le commissaire à la Justice et Tchitchérine, le commissaire aux Affaires Etrangères. Avant son départ de Moscou, celui-ci lui demande: “Eh bien Monsieur Londres, vous avez vu maintenant. Sommes-nous des bêtes féroces? – Non, mais vous êtes des bêtes!”<sup>9</sup>.

Ses dix-sept articles publiés dans les pages de l’“Excelsior” n’ont pas été bien accueillis à Moscou d’autant que la déception du journaliste est immense: mensonge, arbitraire, militarisme outrancier, famine, oppression, massacres<sup>10</sup>. La *Tcheka*, qui depuis deux ans a le droit de condamner et d’exécuter sans en référer aux tribunaux révolutionnaires, est déjà sur ses traces en enquêtant même à Paris dans les hautes sphères du pouvoir républicain<sup>11</sup>. Sa mort, le 16 mai 1932, au large du Djibouti, dans l’incendie du “Georges Philippar”, le bateau qui le ramenait de Chine vers la France, ne semble pas étrangère aux agissements des services secrets soviétiques. Ayant passé plus de quatre mois à Shanghai et à

---

<sup>5</sup> P. Assouline, *op. cit.*, p. 155-159.

<sup>6</sup> “Excelsior”, mai 1920, *apud, Ibidem*, p. 160.

<sup>7</sup> Présent en Russie soviétique lors de révolution bolchevique. Les questions qu’il pose, lors d’une interview, à Lénine, lui valent un *séjour* inoubliable dans les prisons du régime: *En prison sous la terreur russe*, Paris 1920 (couronné par l’Académie française); *Les dessous du chaos russe*, Paris 1920 (couronné par l’Académie française).

<sup>8</sup> Auteur du célèbre ouvrage *Teen Days that Shook the World (Dix jours qui ébranlèrent le monde)* (éd. Française), Paris 1974.

<sup>9</sup> Ed. Helsey, préface aux *Histoires des grands chemins*, Paris 1932, p. 11.

<sup>10</sup> Republiés dans le recueil posthume *Dans la Russie des soviets*, Paris 2008.

<sup>11</sup> P. Assouline, *op. cit.*, p. 176-177.

Moukden, en Mandchourie, pour couvrir les événements liés à l'agression militaire japonaise, Londres pense avoir entrepris l'enquête de sa vie: il est question de trafic d'armes, de la drogue, d'immixtion bolchevique dans les affaires chinoises, tel qu'il en résulte de la reconstitution minutieuse de Pierre Assouline. L'industriel Alfred Lang-Wilar et son épouse, présents aussi à bord du "Georges Philippar", les seuls détenteurs des "informations explosives" que Londres emportait avec lui dans la tombe disparaissaient, quelques jours plus tard, dans le crash de l'avion qui les rapatriait, depuis Brindisi, en France<sup>12</sup>.

Il n'y avait pas que la Russie des bolcheviques ou cette "Chine en folie", terre promise des seigneurs de la guerre, des bandits et des rançonneurs sans scrupules: "[...] Si Lénine a vu Shanghai il est excusable"<sup>13</sup>. La France, elle non plus n'est pas épargnée, notamment la classe politique, les dignitaires, les bureaucrates de tout bord, contre lesquels Londres pratique un journalisme irritant, engagé, radical: "Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie"<sup>14</sup>. "Au bagne", publié chez Albin Michel en 1924, représente un réquisitoire impitoyable du système pénitencier en Guyane (Cayenne, Saint-Laurent-du-Maroni, les îles du Salut)<sup>15</sup>. La même année, dans une série de dix-neuf articles, publiés dans "Le Petit Parisien", il s'en prend aux établissements disciplinaires de l'armée, en Afrique du Nord, les bagnes de la terrible *Biribi* disséminées partout en Tunisie, au Maroc, en Algérie. Ils n'ont rien à envier aux prisons bolcheviques même Cayenne étant "[...] du sirop à grenadine à côté"<sup>16</sup>. Le scandale éclate, le Ministère de la Guerre riposte, mais les arguments d'Albert Londres sont infaillibles et sa méthode fait même école parmi ses confrères journalistes<sup>17</sup>. Il y a aussi "Terre d'ébène", déjà citée, récit d'un voyage du Sénégal au Congo où il dénonce les excès de la colonisation, et surtout la *bonne conscience* du parti colonial. La construction des voies ferrées ou les exploitations forestières provoquent un nombre effroyable des morts parmi les travailleurs africains, "[...] les nègres des nègres"<sup>18</sup>. Au cours de ce périple, à Niafouké, Londres se lie d'amitié avec Paul Morand, qui écrira lui aussi, un jour, des pages inoubliables sur Bucarest. Cette tournée africaine en compagnie de sa femme Hélène lui servait de socle à son prochain livre, "Paris-Tombouctou", publié chez Flammarion<sup>19</sup>.

---

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 454-465, ainsi que l'enquête entreprise par B. Cahier, *Albert Londres, Terminus Gardafui*, Paris 2012.

<sup>13</sup> "Excelsior" du 3 juin 1922, *apud* P. Assouline, *op. cit.*, p. 207, article repris dans *La Chine en folie*, Paris 1925. Une partie des ces reportages ont été réédités dans *Mourir pour Shanghai, Grands Reporters* (dix-dix huit) 10/18, Paris 1984. Une autre édition de *La Chine en folie* chez Arléa, Paris 2011.

<sup>14</sup> A. Londres dans l'Avant-propos à *Terre d'ébène (la traite des noirs)*, Paris 1929, *apud* P. Assouline, *op. cit.*, p. 389. Seconde édition, collection *Grands Reporters* (dix-dix huit) 10/18, Paris 1984. Une nouvelle édition chez Arléa, Paris 2008.

<sup>15</sup> Dernière édition chez Arléa, Paris 2008. Lorsqu'en 1937 un décret-loi mit fin à ces établissements de la honte, une de principales causes évoquées était l'ouvrage d'Albert Londres, ainsi que la portée qu'il a eu au sein de l'opinion publique. Ses enquêtes ainsi que sa renommée incontestable obligent les autorités à réagir et parfois même à réformer, voir le chapitre de P. Assouline, *op. cit.*, p. 244-273.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 310.

<sup>17</sup> A. Londres, *Dante n'avait rien vu (Biribi)*, Paris 1924, 2<sup>e</sup> édition collection *Grands Reporters* (dix-dix huit) 10/18, Paris 1975. Nouvelle édition chez Arléa, Paris 2010.

<sup>18</sup> "Le Petit Parisien" du 17 octobre 1928, *apud* P. Assouline, *op. cit.*, 383.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 381-383. Sur ce voyage en Afrique, voir aussi D. Folléas, *Albert Londres en terre d'ébène*, Paris 2009.

A l'époque où Albert Londres émerge sur la scène du grand reportage, les patrons français de la presse n'en continuent pas moins de louer le professionnalisme et la rigueur avec lesquels les journalistes américains ont l'habitude de récolter l'information. Mais ils se refusent, quant à eux, à l'utiliser à l'état brut, dans toute sa sécheresse sans un traitement approprié. Fernand Xau, l'éditorialiste du "Journal" l'avait d'ailleurs exprimé en ces termes: "Nous sommes trop raffinés pour nous contenter d'un reportage trop sec..."<sup>20</sup>. Selon lui, le grand reporter doit mêler les portraits d'hommes de toutes conditions à la description d'événements de toutes sortes et, surtout, briller tant par ses qualités d'écriture et d'analyse que par sa rapidité et son ingéniosité à transmettre les articles<sup>21</sup>.

Voici le style cultivé avec aisance par Albert Londres, la preuve d'un talent littéraire incontestable:

"Sa phrase est courte, simple, directe. Sujet, verbe, complément: son idéal d'écriture. La concision est de règle. Il ramasse beaucoup en peu de mots, comme s'il les passait au tamis pour ne garder que les plus chargés de couleurs et d'émotion, de renseignement et de sentiments. Son trait est acéré. Londres a un grand souci du rythme général, de la composition d'ensemble, de l'attaque, de la chute, des effets secondaires, et surtout de l'ellipse. Rien n'est chez lui écrit au hasard. Tout est pesé..."<sup>22</sup>

L'hommage postérieur de ses confrères journalistes est unanime à l'image de Francis Lacassin qui clôture, ainsi, la préface de "Si je t'oublie Constantinople...":

"On s'est plu à imaginer ce que serait devenu le colonel Philippe Pétain si la guerre de 1914 n'avait pas éclaté. Sans doute n'aurait-il été ni le chef du gouvernement de Vichy ni même maréchal de France.

La question semble superflue quant à Albert Londres: même sans la guerre de 1914, il était destiné à devenir Albert Londres"<sup>23</sup>.

Chaque année, à partir de 1933, le prix "Albert Londres" couronne en France, le meilleur reporter de la presse écrite et, depuis 1985, le meilleur reportage audiovisuel. Pareil au prix "Pulitzer", décerné aux Etats-Unis, il constitue une référence de prestige dans les métiers du journalisme, au pays de l'Hexagone<sup>24</sup>.

\* \* \*

---

<sup>20</sup> M. Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences*, Paris 1983, apud P. Assouline, *op. cit.*, p. 58.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 282. Voir aussi les propos de Charles Laurent rédacteur en chef du "Matin" dans les années vingt: "Albert Londres écrivait comme il marchait: tout droit devant lui", apud *Ibidem*, p. 281, et de Elie-Joseph Bois, le patron d'Albert Londres au "Petit Parisien": "Il avait moins le souci de l'exactitude que celui de la vérité", *Ibidem*.

<sup>23</sup> Fr. Lacassin, *Préface pour effacer la chute de Byzance*, dans A. Londres, *Si je t'oublie Constantinople...* cit., p. 13-14.

<sup>24</sup> Ce prix a été institué une année après la disparition du journaliste par sa fille Florise Londres. Voir notamment, *Grands reportages, les 40 prix Albert Londres (1946-1986)*, Paris 1986. Sur Albert Londres on pourra consulter également avec profit: Fl. Londres, *Mon père*, Paris 1934, réédité chez Rocher/Serpent à Plumes, 2000; P. Mousset, *Albert Londres, l'aventure du grand reportage*, Paris 1972.

En septembre 1914, Albert Londres est envoyé, en tant que correspondant du “Matin”, sur le front de la Marne. Les armées franco-britanniques viennent juste de stopper la percée allemande devant Château-Thierry. Cette première année du conflit fera l’objet d’une vingtaine d’articles relatant aussi la course à la mer et la bataille de Flandres. Londres est particulièrement impressionné par le courage de l’armée belge livrant un combat désespéré face aux troupes germaniques qui déferlent sur le plat pays...<sup>25</sup> La description du martyre infligé à la cathédrale de Reims, symbole de la royauté et de l’identité française, s’écroulant sous les obus de l’artillerie allemande (19-20 septembre) représente son premier *scoop* d’envergure qui le consacre parmi ses camarades de métier<sup>26</sup>.

En février 1915, Londres a subitement envie des contrées lointaines, quitter au plus vite cette France meurtrie par la guerre. Les signes avant-coureurs d’une attaque des Alliés contre la Turquie le confirment dans son intuition: c’est aux Dardanelles qu’il faut être, là, où va se jouer vraisemblablement le destin du conflit. Démissionnaire du “Matin”, il frappe, le même jour, à la porte du “Petit parisien” de Pichon qui l’embauche sur-le-champ pour couvrir l’expédition des forces franco-britanniques en Orient<sup>27</sup>. Le 22 mars 1915, Londres arrive enfin à Ténédos, le Q. G. des journalistes français et britanniques, quatre jours après l’échec subi par la flotte alliée dans la tentative de franchir en force les Dardanelles (18 mars)<sup>28</sup>. Jusqu’au débarquement de forces terrestres à Gallipoli (25 avril) il a le temps de se rendre à Athènes pour rencontrer le premier Venizélos, occasion d’y pénétrer dans le labyrinthe inextricable de la politique grecque, et même de voyager en Serbie pour rendre visite au vieux roi Pierre I<sup>er</sup> et aux généraux de l’armée qui avait si vaillamment combattu depuis le début de la guerre<sup>29</sup>. De retour à Moudros, Londres accompagne les compagnies de la Légion et les Sénégalais lors de l’attaque de diversion, sur la côte anatolienne, contre la position de Koum-Kaleh (25-26 avril). Ayant fortifié chaque maison de la bourgade, les Turcs se défendent avec acharnement. On s’étripe à la baïonnette<sup>30</sup>.

La série d’articles qui traite de la bataille de Gallipoli constitue les temps forts du recueil posthume “Si je t’oublie Constantinople...” Malgré cela, Londres n’ignore pas les autres pays de la région, les alliés d’aujourd’hui, ceux de demain et surtout ceux qui vont basculer dans le camp adverse. Au cours du mois de juillet il entreprend un voyage qui le conduit d’abord à Niš (Nich) “[...] poser quelques questions embarrassantes au Président du Conseil, M. Pachitch [n. n. Nicolas Pašić]. Les Allemands viennent-ils de lancer une offensive

---

<sup>25</sup> Articles rassemblés dans le recueil intitulé *La grande guerre*, Paris 2010.

<sup>26</sup> Publié dans “Le Matin” du 21 septembre 1914.

<sup>27</sup> Fr. Lacassin, *op. cit.*, p. 8-9; P. Assouline, *op. cit.*, p. 74-75.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 80. Une excellente reconstitution des opérations de la flotte alliée avec des cartes et des schémas chez A. Banks, *A Military Atlas of the First World War*, 4<sup>e</sup> éd., 2001, p. 115-117.

<sup>29</sup> P. Assouline, *op. cit.*, p. 82-84.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 85. Sur les combats de Gallipoli, il existe une très vaste bibliographie. Voir notamment le récit de l’écrivain britannique Compton Mackenzie (1883-1972) qui prit part aux opérations militaires dans l’entourage du général Hamilton, *Gallipoli Memories*, Cassel 1929. Nous renvoyons aussi aux schémas tactiques et stratégiques de A. Banks, *op. cit.*, p. 118-129, l’analyse de B. Liddell Hart, *History of the First World War*, 1972, p. 157-182, ainsi que les études suivantes: A. Goutard, *La campagne des Dardanelles (1915)*, “Revue Internationale d’Histoire Militaire”, n° 35, Paris 1976, p. 121-161; P. Hart, *Gallipoli*, [Oxford] 2011; P. Chasseaud & P. Doyle, *Grasping Gallipoli, Terrain, Maps and Failure at the Dardanelles. 1915*, Spellmount 2015.

de charme sur les Roumains qu'aussitôt il file à Bucarest vérifier si le fond de l'air est frais. Le jeu des Bulgares paraît bien énigmatique et il pousse sa promenade balkanique jusqu'à Sofia<sup>31</sup>.

Arrivé dans cette dernière capitale balkanique, Londres ne tarde pas de se rendre à l'évidence que ce jeu n'est pas tellement énigmatique qu'il paraît. Ses propos sont parfois acerbes, le ton ironique, car il sent quel camp vont choisir finalement les Bulgares. Leur entrée en guerre, trois mois plus tard, en octobre, porte un coup dur à l'Entente en précipitant la chute de la Serbie<sup>32</sup>.

Quel contraste avec Bucarest, ville joyeuse, ville de plaisir, acquise corps et âme à la cause de la France. La Roumanie entrait dans sa deuxième année de neutralité décidée par le Conseil de Couronne du 3 août 1914. Comme c'est toujours le cas lors d'une guerre d'importance, le pays est activement courtisé par les agents des belligérants depuis les ministres et le corps diplomatique et jusqu'aux obscurs combattants de l'ombre – espions, agents d'influence, hommes d'affaires, journalistes, militaires, experts de toutes sorte<sup>33</sup>, etc. Parmi tous ces agents, les Allemands sont les plus nombreux à Bucarest, leur argent, leur influence, et surtout l'acharnement avec lequel ils poursuivent leurs objectifs inquiètent sérieusement Albert Londres. Il ne dispose pas d'autres armes que le persiflage et le sarcasme afin de mieux démasquer, à ses compatriotes, les efforts entrepris par le bloc germanique pour sauvegarder la neutralité roumaine. Alors que l'Italie venait d'entrer en guerre contre l'Autriche-Hongrie (mai 1915), la Roumanie continue de s'enrichir en vendant ses céréales et son pétrole de préférence aux uns et aux autres et surtout aux Puissances Centrales qui avaient été, depuis plus d'un demi-siècle, ses principaux partenaires commerciaux<sup>34</sup>.

A l'été 1915, Bucarest est pourtant très tranquille, il y règne “[...] un calme absolu, ce fut la période la plus paisible de toute la période de notre neutralité”, comme le notait Ion G. Duca, le ministre des Cultes et de l'Instruction publique du gouvernement libéral de Ioan I. C. (Ionel) Brătianu<sup>35</sup>. Ce calme, tout relatif, est mis pourtant à rude épreuve en juillet-août par l'“incident Poklewski”, du nom du ministre russe Stanislas Poklewski-Koziell, qui tente de

---

<sup>31</sup> P. Assouline, *op. cit.*, p. 86-87.

<sup>32</sup> P. Renouvin, *La crise européenne et la Grande Guerre (1904-1918)*, Paris 1934, p. 280-286; E. Nastovici, *Tratatavele dintre Bulgaria și Puterile Centrale din septembrie 1915 și implicațiile lor în relațiile cu România*, “Analele Universității din București”, série Histoire, t. 22, 2, p. 81-94; R. C. Hall, *Bulgaria's Road to the First World War*, [New York] 1996 ; J.-N. Grandhomme, *Le Général Berthelot et l'action de la France en Roumanie et en Russie méridionale (1916-1918). Genèse. Aspects diplomatiques, militaires et culturels avec leurs incidences. Prolongements et perspectives*, Château de Vincennes 1999, chap. *La genèse de l'intervention bulgare*, p. 44-48, ainsi que l'analyse assez récente de R. F. Hamilton & H. H. Herwig, *Decisions for War, 1914-1917*, [Cambridge] 2005, p. 170-174.

<sup>33</sup> Sur la neutralité roumaine voir en général les travaux de C. Kirișescu, *Istoria războiului pentru întregirea României (1916-1919)* (III<sup>e</sup> éd., C. Kirișescu, M. N. Popa, L. Popa), I, Bucarest 1989, p. 111-229; C. Nuțu, *România în anii neutralității*, Bucarest 1972; E. Campus, *Din politica externă a României 1913-1947*, Bucarest 1980, p. 45-74 ; I. Bulei, *Arcul așteptării: 1914, 1915, 1916*, Bucarest 1981.

<sup>34</sup> C. Kirișescu, *op. cit.*, p. 138-140, 146-148, 160-163; M. Bibiri-Sturia, *Creșterea influenței germane în România*, Bucarest 1915; Idem, *Germania în România. Eri – Azi – Măine*, Bucarest 1916; J.-N. Grandhomme, *op. cit.*, chap. *Des promesses aux pressions*, p. 59-63 avec une riche bibliographie; Gh. N. Cazan & Ș. Rădulescu-Zoner, *România și Tripla Alianță*, Bucarest 1979 ; E. Nastovici, *România și Puterile Centrale în anii 1914-1916*, Bucarest 1979.

<sup>35</sup> I. G. Duca, *Amintiri politice*, I, Munich 1981, p. 179-180.

forcer la main de Brătianu pour une entrée rapide en guerre aux côtés de l'Entente. Cependant, rien ne transpire en dehors du cercle restreint des plus proches collaborateurs du Président roumain du Conseil et la crise est ainsi évitée<sup>36</sup>. Jusque là, la Russie était la seule Puissance à avoir conclu un traité secret (le 18 septembre/1<sup>er</sup> octobre 1914) garantissant à la Roumanie, en échange d'une neutralité bienveillante, la Transylvanie et tous les territoires à majorité roumaine d'Autriche-Hongrie<sup>37</sup>. Ces garanties russes, bien que sans valeur dans la tête de Sazonov, avaient été accordées uniquement en vue de l'aide que la Russie entendait apporter à la Serbie par la voie du Danube.

Les mémoires de Gheorghe (Georgică) Jurgea-Negrilești (né en 1904), fils d'un boyard roumain et d'une mère russe, petit-fils du Conseiller d'Etat, Consul général de Russie à Galați, Délégué auprès de la Commission européenne du Danube, Pierre (Piotr) Alexeievich Kartamischev, parues en 2007 à Bucarest, apportent des détails pittoresques et véridiques sur ces circonstances<sup>38</sup>. Même si les événements sont vus par un garçonnet de 10-12 ans, une mémoire formidable et un grand talent de conteur leur confèrent toutes les qualités d'un document sincère et authentique. Resté très tôt orphelin de père, Jurgea-Negrilești vivait ensemble avec sa mère Natacha dans la maison du grand-père, à savoir le consulat russe de Galați. Voici donc l'arrivée, à l'automne de 1914, de l'amiral Mikhaïl (Micha) Vessiolkin et de sa joyeuse bande à Reni, d'où ils se rendirent sur l'autre rive du Danube chez le consul russe de Galați et où l'enfant put entendre de la bouche même du colosse russe (il était le fils naturel du tsar Alexandre III, dont il avait hérité la stature imposante et une force herculéenne) le récit de la mission que lui avait confiée, en août 1914, le tsar Nicolas II:

«[...] le tsar n'avait ni amis ni favoris. Il supportait Raspoutine uniquement parce qu'il arrêta les hémorragies du tsarévitch. Il pardonnait tous les péchés à Vessiolkin parce qu'il avait la voix, la stature et les gestes d'Alexandre III, son père, auquel il vouait un véritable culte. Il semble – racontait le commandeur Sabline qui faisait du canotage avec le tsar – que parfois Nicolas II était ému par l'apparition de Vessiolkin. Il avait l'impression de voir son père ressuscité. L'audience chez le tsar nous a été racontée à plusieurs reprises par Vessiolkin. Je l'ai retenue, bien qu'à l'époque j'étais assez jeune. «... Micha – m'a dit sa Majesté –, le Très Haut a voulu la guerre, et c'est la guerre. Et si moi, son humble serviteur, ai pris la défense de la Serbie, c'est toujours par la volonté du Très Haut! Mais aujourd'hui, la Serbie passe par des rudes épreuves et elle crie au secours. J'ai beaucoup prié des nuits entières jusqu'à ce que la pensée de Celui d'En Haut m'est venue. Tu partiras pour Reni, sur le Danube. Je te nomme chef de l'Expédition avec des missions spéciales. Depuis Reni tu vas assurer l'approvisionnement de la Serbie avec tout ce dont elle a besoin: armes, munitions, aliments. J'ai confiance en toi, Micha... Tu auras tout ce que tu voudras. A une seule condition: d'aider la Serbie au plus vite».

---

<sup>36</sup> *Ibidem*, chap. 13, *Incidentul Poklewski*, p. 174-177; I. Bulei, *Un épisode de l'histoire diplomatique de la Première Guerre mondiale: l'incident Poklevski*, in *La Présence française en Roumanie pendant la Guerre 1914-1918*, Cluj 1997, p. 11-17.

<sup>37</sup> I. G. Duca, *op. cit.*, p. 74-76; C. Kirițescu, *op. cit.*, p. 166-169; E. Campus, *op. cit.*, p. 49-54; A. Iordache, *Incheierea acordului româno-rus din 18 septembrie/1 octombrie 1914. Insemnătatea și consecințele sale*, "Revista de istorie", 1976, 1, p. 49-62.

<sup>38</sup> Gh. Jurgea-Negrilești, *Troica amintirilor. Sub patru regi* (2e éd.), Bucarest 2007.

Ensuite le tsar s'est levé, m'a embrassé et m'a béni du signe de la croix. Mon Dieu, par quelles épreuves suis-je passé! Combien d'âmes ont péri sur les bords du Danube!"<sup>39</sup>

Et voici les effets de cette nomination :

"On a fait venir à Reni des remorqueurs géants armés de canons Schneider, un cadeau de la France. Le commandeur Strakhovski, un Russe vieux-croyant, sobre, qui ne buvait que du lait, partait avec les convois en amont du Danube. Quand il arrivait devant Cladova, il devait affronter la flotte autrichienne du Danube. «Mais, nous racontait-il, à la guerre il faut de la chance. Un tir d'obus bien placé a fait sauter en l'air un moniteur autrichien. Le reste s'est enfui et j'ai déchargé la marchandise en toute tranquillité... Pour être objectif, je dois dire que la marine autrichienne est très prudente.»

... L'Expédition spéciale a fonctionné si bien, que le tsar est venu en personne féliciter Vessiolkin. «Si la lune avait atterri à Reni, les gens n'auraient pas été plus étonnés», nous relatait le commandeur.

... Les convois de Cladova étaient étudiés par les Allemands. Plus sérieux que les Autrichiens, ils ont compris que le prestige des Puissances Centrales était en jeu. Quelques divisions allemandes sont intervenues et ont occupé toute la rive serbe du Danube. Par conséquent, l'Expédition spéciale n'avait plus de raison d'être.

... Le prince Pavlik Urusov<sup>40</sup>, Tzurlik Maklakov et beaucoup d'autres allaient devoir se rendre sur le front. Horrible perspective! Mais Vessiolkin veillait au grain. Il est allé à Petersburg, chez Gricha Raspoutine, chez Ana Virubova, dans les ministères, et finalement le tsar s'est laissé convaincre que l'Expédition allait agir pour déterminer la Roumanie à entrer en guerre. Les fameuses soirées de Capşa et les orgies de l'hôtel *Sofia* de Galați rentraient dans le cadre de cette activité. Il faut tenir compte du fait que la Roumanie exerçait sur le Russe une irrésistible fascination. Tout comme le Mexique sur l'Amérique à l'époque de la prohibition. Une *navilca* (bouteille de cognac *Naville*) coûtait 4 lei à Galați et 30 roubles à Odessa. Et le prince Urusov déclarait: "Ici, c'est le paradis ! La dive bouteille et le jupon!"<sup>41</sup>

Dès son arrivée à Galați, Vessiolkin avait très clairement affirmé à Jurgea-Negrilești que la ville et sa région allaient être incorporées dans l'Empire des tsars après la guerre: "Après la guerre, Galați sera russe et toi, je t'enverrai à l'école des cadets"<sup>42</sup>. Voici ce que l'amiral expliquait au consul russe:

"Piotr Alexeici, disait-il au grand-père, le tsar m'a donné main libre. De faire comme je l'entends. Uniquement de convaincre les *romanesti* d'entrer dans la merde où nous nous sommes fourrés! Car ensuite, continuait Vessiolkin toujours plus sincère, ils verront ce

---

<sup>39</sup> Traduction intégrale en français des fragments cités par Matei Cazacu.

<sup>40</sup> Officier de dragons à cheval, il était, nous dit le mémorialiste, "propriétaire de 300.000 hectares en Ukraine. (Grâce à lui j'ai vu le premier Rolls-Royce). Urusov était venu avec tout l'apparat digne d'un Urusov. Grâce au pouvoir magique de l'argent, il avait restauré une magnifique maison. Il avait un cuisinier tatar, un valet français et la fameuse Esmée, devenue plus tard l'épouse du ministre Grigore Gafencu", *op. cit.*, p. 65-66.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 76-78 et 155-157; cf. aussi Al. Marghiloman, *Note politique*, I, Bucarest 1927, p. 548.

<sup>42</sup> Gh. Jurgea-Negrilești, *op. cit.*, p. 65-66.

qu'ils verront: Galați et tout le Bas-Danube sera à nous. On leur laissera Constanța et la voie de chemin de fer de Cernavodă. La Commission Danubienne recevra un coup de pied au derrière et vous, Piotr Alexeici, vous serez nommé résident impérial à ... Constantinople. J'en prendrai bien soin. Mais jusqu'alors, voici ce que j'ai apporté. Pour les *romanesți*. Ils aiment beaucoup les cadeaux. Mais qui ne les aime?<sup>43</sup>

... Et c'est ainsi que Vessiolkin offrit des cadeaux – des portefeuilles contenant 10.000 lei, donc autant de francs-or, à Take Ionescu (deux), au prêtre Vasile Lucaci et à Octavian Goga comme “aide pour les réfugiés transylvains”, etc.<sup>44</sup>

## Reportages d'Albert Londres

### La vie et les étapes de la Roumanie

#### Dans l'attente

Bucarest, ... juillet.

Bucarest embaume. Quand on passe sous ses arbres c'est un parfum qui vous pénètre et près de ses femmes c'en est un autre qui vous croise. La rue est joyeuse et chatoyante. Les officiers ont de hauts cols bleu ciel, rose pâle, vert fondant.

Les dames ont sur leur charmante poitrine moins un corsage qu'une gaze.

Les voitures avec leur cocher en robe de velours font un perpétuel carrousel. C'est la vie.

Dans une jolie rue, devant une jolie maison, une automobile vient de s'arrêter. La rue et la maison sont celles de M. Bratiano, président du Conseil, l'automobile celle de M. Pokewsky-Koziel, ministre de Russie<sup>45</sup>. C'est la deuxième fois qu'il vient aujourd'hui. Bientôt, deux chevaux amènent un homme grand et résolu: c'est M. Blondel, ministre de France<sup>46</sup>, c'est la deuxième fois aussi qu'il vient. Dix minutes passent. Une nouvelle auto paraît. Elle ralentit à l'approche de la maison, puis à quelques coups de doigt du maître sur le carreau, repart sans s'être arrêtée. M. von dem Busscher ministre d'Allemagne<sup>47</sup>, avait reconnu la voiture de son collègue et ennemi, le ministre de Russie.

M. Pokewsky et M. Blondel ne tardent pas à sortir. Le devant de porte de M. Bratiano est libre. M. von dem Busscher revient. Il est suivi de M. von Tchernin, le ministre d'Autriche<sup>48</sup>. C'est l'arrivée des démolisseurs.

---

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 78-79. Voir aussi les considérations de l'oncle Georges, époux de la sœur de la grand-mère, fille du baron Nolde, fraîchement revenu du front, qui déplorait le gâchis que l'entrée de la Roumanie dans la guerre allait entraîner, *Ibidem*, p. 152-153.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 81-83. Pour ces deux derniers, c'était lors des élections législatives de l'hiver 1915 quand Vasile Lucaci avait posé sa candidature à Galați, cf. I. G. Duca, *op. cit.*, p. 204-206. Pour le sauvetage du général Kaledine évadé de la captivité autrichienne et réfugié à Bucarest, par ce même patriote transylvain, voir Gh. Jurgea-Negrilești, *op. cit.*, p. 83.

<sup>45</sup> Stanislas Poklewski-Koziell, voir texte *supra*.

<sup>46</sup> Camille Blondel (1854-1935), ambassadeur à Bucarest du 7 mai 1907 au 13 mai 1916 cf. I. G. Duca, *op. cit.*, p. 158-159, 242.

<sup>47</sup> Hilmar Freiherr von dem Bussche-Haddenhausen (1867-1939) cf. *Ibidem*, p. 64.

<sup>48</sup> Ottokar von Czernin (1872-1932), cf. *Ibidem*, p. 64-65. Nous ne pouvons pas confirmer le fait que Londres avait guetté lui-même la maison de C. I. Brătianu ou il s'agit d'une figure de style utilisée pour entrer dans le vif du sujet. De toute manière la Convention d'alliance avec les puissances de l'Entente a été signée le 17 août 1917 à 11 heures du matin au domicile de Vintilă Brătianu (aujourd'hui Strada Aurel

La Roumanie, devant cette guerre des nations, ayant compris que l'heure était venue de réunir à son royaume les provinces de Bukovine et de Transylvanie, provinces roumaines possédées par l'Autriche, envisagea son entrée en guerre.

Avec qui collaborerait-elle? Avec l'Alliance ou avec l'Entente? Feu son roi Carol I<sup>er</sup> pour deux motifs, un de naissance, il était Hohenzollern, un de contrat, il avait un traité secret avec François-Joseph, était pour l'Alliance.

Un prince n'a jamais pu compter sans son peuple; encore moins aujourd'hui que le peuple est admis à compter avec le prince.

Le peuple roumain de culture française, d'un élan spontané et comme si la chose ne pouvait être discutée, se rangea du côté de l'Entente.

Discrètement la couronne fit une enquête chez les officiers... Quatre-vingt-seize pour cent partageaient l'opinion du peuple.

Pour réaliser l'idéal national un seul parti restait donc à prendre: lier sa fortune à celle de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Les Allemands, malgré le langage qu'ils leur tenaient: "Nous vous donnons la Bukovine, allez prendre la Bessarabie à la Russie et vous serez une grande nation", s'étant rendu compte qu'ils ne pourraient armer la Roumanie en leur faveur, tâchèrent de lui prouver qu'un second parti, meilleur que le premier, restait aussi à prendre: la neutralité. Le manège d'Italie recommence en Roumanie.

Carol I<sup>er</sup> meurt. Son neveu le remplace. L'atmosphère du trône ne change pas.

Cependant le peuple tient des meetings, demande la guerre, les chefs de parti soutiennent le peuple, la presse libre propage le courant.

Le gouvernement sent qu'il doit se décider à agir. Mais il entend à la fois ne pas déplaire au roi et plaire au peuple. M. Bratiano va discuter les termes de sa collaboration, avec l'air le moins embarrassé de vouloir collaborer. Dès cet instant il prend une figure de sphinx, encore un sphinx est moins sibyllin: il n'a pas le doigt sur la bouche.

Le 25 avril il fait connaître que pour prix de sa collaboration avec l'Entente, la Roumanie demande pour frontières:

La rive droite du Pruth, le plateau de Cernovitz<sup>49</sup>, la moitié de Maromourest<sup>50</sup>, la Theiss<sup>51</sup>, le Danube.

La Russie répond qu'elle accorde:

La rive droite de la Sucheava<sup>52</sup>, la rive gauche du Cérémusal<sup>53</sup>, frontière artificielle jusqu'à Derrétin, et, après Têmesvar<sup>54</sup>, s'infléchissant à l'est.

Près d'un mois se passe. La Roumanie ne répond pas. Pendant ce temps, chaque jour le ministre allemand allait dire à M. Bratiano:

– Vous offrez cinq cent mille baïonnettes à l'Entente. L'Entente vous refuse ce que vous demandez. Nous, Allemands, nous vous offrons ce que vous demandez et contre simplement votre neutralité.

---

Vlaicu) pour éviter la présence d'éventuels espions ou journalistes qui auraient flairé ce moment tant attendu par les chancelleries des puissances européennes. Voir les détails pittoresques dans les mémoires de I. G. Duca, *op. cit.*, p. 257-260.

<sup>49</sup> La ville de Cernowitz, voir texte *infra*, Cernăuți.

<sup>50</sup> La région de Maramureș.

<sup>51</sup> La rivière de Tisza.

<sup>52</sup> La ville de Suceava.

<sup>53</sup> La rivière de Ceremuș (en polonais Czeremosz) affluent de la rivière de Prout.

<sup>54</sup> La ville de Timișoara.

Le 20 mai la Roumanie fait savoir qu'elle maintient ses prétentions. Le 25 mai, la Russie cède la rive droite du Siret<sup>55</sup> mais refuse Cernowitz et le Banat.

– Vous voyez! répète M. von dem Busscher à M. Bratiano.

Près d'un nouveau mois se passe encore. La Russie à ce moment, subit ses reculs en Galicie. Beau jeu pour les Allemands:

– Ils reculent et vous refusent!

La Roumanie fait savoir qu'elle maintient ses prétentions.

.....  
Le soir même, les journaux de Bucarest annoncent la nouvelle à grand fracas. Pour eux, c'est définitif. On est d'accord. Le gouvernement va secouer son mystère.

.....  
Cependant, M. Bratiano retirant son doigt de ses lèvres laisse entendre qu'il veut bien continuer la conversation.

Elle continue.

L'Allemagne ne travaille pas seulement la Roumanie dans le cabinet de M. Bratiano. Un ministre, pour la colossale Allemagne, ce n'est pas suffisant. Il a beau se démener, il ne peut être partout, or il faut que l'Allemagne soit partout, même dans les water-closets. C'est un grand Allemand qui est préposé à ce soin dans un des grands restaurants de la ville<sup>56</sup>.

S'ils n'avaient employé à Bucarest que leurs moyens ordinaires: seaux d'or jetés sur des consciences, achats de journaux<sup>57</sup>, colportages de mauvaises nouvelles, intoxication de l'air par leurs "ya", ce chapitre de leur propagande déjà si connue n'aurait pas mérité une ligne de signalement. Mais tous les chefs-d'œuvre, de quelque nationalité qu'ils soient, ont droit à la postérité. Nous allons donc rendre hommage à celui qu'ils sont venus débâler dans Bucarest.

Les Allemands ne sont pas sans psychologie. Elle est généralement assez grosse, elle manque de détours, mais est de la psychologie tout de même. Ils se sont dit: "Bucarest est une ville qui aime le plaisir; ainsi qu'on prend les gens par leur faible, nous allons prendre Bucarest par le sien. On va lui donner du plaisir".

Ils ont fait venir de jolies dames de Hongrie, parce que les femmes de Hongrie sont plus jolies que celles de Berlin. Ils sont commandé de belles calèches, ont fait dévaliser tous les rosiers de Valachie et de Moldavie et, prêts enfin, annoncèrent à perdre voix que Bucarest allait connaître les plus belles batailles de fleurs de son histoire. On en donna une première. Il n'y avait jamais eu autant de fleurs. On n'avait jamais rien vu de si échevelé. Généralement ces fêtes se terminaient à la nuit et ne dépassaient pas la Chaussée, leur bois de Boulogne. Est-ce qu'au milieu d'une telle ivresse on s'aperçoit que le jour finit? Est-ce que l'on reconnaît les barrières? La fête continua. A onze heures du soir, on ne se battait plus dans la Chaussée mais dans la Calea Victoriei, leur boulevard.

Trois jours après on en donnait une autre. Ce fut le même succès, la même joie, le même délire. Et on en redonna une troisième, quatre jours après et on en donna douze en cinq semaines.

– Comment? disait M. von dem Busscher à M. Bratiano, vous ne pouvez rien me promettre parce que vous prétendez que votre peuple veut la guerre? La guerre à coups de fleurs, vous voulez dire?

---

<sup>55</sup> La rivière de Siret.

<sup>56</sup> Vraisemblablement, le restaurant *Capşa*.

<sup>57</sup> I. G. Duca, *op. cit.*, p. 164. Une liste des journaux chez J.-N. Grandhomme, *op. cit.*, p. 61. De même la vente du journal *Minerva* racontée par C. Kirişescu, *op. cit.*, p. 139.

Il fallut que le poète Goga prît sa plume de lyrique irrité pour que cessât la débauche. C'était la première fois qu'un poète écrivait contre les fleurs<sup>58</sup>. C'est encore à l'Allemagne qu'on doit cela.

Allemands dans les rues, dans les restaurants, dans les chemins de fer, dans les ascenseurs, gros, grands, courts, maigres, avec lunettes, sans lunettes, avec chaînes de montre, sans chaînes de montre, jeunes, mûrs, vieux, mariés, célibataires, il y en a autant que des puces à Moudros<sup>59</sup>. Et cependant ce n'est pas eux qui, à Bucarest, ont encore le dernier mot de la rue.

Alors que toute la journée ils vont, viennent, serrent des mains, tirent des coups de chapeaux, donnent des pourboires royaux, sautent de voitures dans des trams, des cafés dans des pâtisseries et font: "ya, ya, ya", avec plus de sérieux que les canards font *coin, coin, coin*, le soir, à neuf heures et demie, la foule de Bucarest, leur montant sur les pieds, va dans un vaste cinéma en plein air. Ce n'est pas seulement pour y siffler les Boches. On ne dit plus "Je vais au cinéma", mais: "Je vais siffler les Boches". C'est parce qu'à dix heures une petite actrice française, tout habillée de rose, pleine de talent, avec un éventail fermé dans les mains, vient chanter devant l'écran.

Quand elle apparaît, le public accouru, reconnaissant déjà du plaisir qu'elle va lui donner, l'applaudit.

Elle lui raconte que le ministre des Affaires étrangères lui a fait des confidences<sup>60</sup>. Que réellement c'est un monsieur qui ne comprend rien à la situation. Les Roumains peuvent s'en rapporter à elle.

Et les Roumains croulent de rires.

Elle revient. Elle leur dit: "C'est comme votre président du Conseil, en voilà encore un type!".

Est-il pour les Allemands

On n'sait pas.

Aime-t-il les Musulmans

On n'sait pas.

Veut-il la Transylvanie

Veut-il la Bessarabie

On n'sait pas.

Et elle s'en va avec un air de dire: "Est-il, Dieu possible, d'avoir un numéro pareil pour président du Conseil"!

Le public la rappelle. Il veut encore l'entendre. Il y a plus de quinze cents personnes. Elle leur crie:

Si tu veux la Transylvanie,  
Faut te l'ver, il n'est plus trop tôt,  
Roumain, c'est moi qui te l'dis,  
Ell'viendra pas sur un plateau.

---

<sup>58</sup> Sur l'activité journalistique de Goga durant la période de la neutralité cf. *Ibidem*, p. 143. Sur les *batailles de fleurs* organisées par l'ambassade allemande voir notamment V. Al. Dragalina, *Escadrila de Nistru*, Bucarest 2011.

<sup>59</sup> N'oublions pas que Londres revenait du front de Gallipoli. Selon les sources cités par J.-N. Grandhomme, *op. cit.*, en mars 1915, il y avait à peu près 20.000 citoyens allemands présents dans la capitale roumaine.

<sup>60</sup> Emanoil Mihăiescu Porumbaru (1845-1921), Ministre des Affaires Etrangères (4 janvier 1914-8 décembre 1916), membre du Parti National-Libéral, grand-père maternel de l'historien Vlad Georgescu.

Une nuée d'Allemands toute la journée se décarcassent à catéchiser Bucarest, par l'or ou la parole. Il suffit, le soir venu, pour balayer leurs microbes, d'un léger éventail français – encore est-il fermé.

### **Pourquoi la Bulgarie regarde**

*Sofia... Juillet 1915*

Pour comprendre les dispositions de la Bulgarie, il faut d'abord connaître son caractère et les raisons qui ont fait tel ce caractère. Ne pas rattacher l'attitude présente des Bulgares à l'état profond de leur esprit serait autant les trahir dans le jugement que l'on peut porter sur eux que se mal disposer à les juger.

Travailleurs, opiniâtres, tenaces, ayant pendant des siècles, dans leur ville et leurs hameaux, subi le minaret, voilà trente-huit ans seulement que, grâce au sang russe versé pour leur cause, cessant d'être perdus dans l'empire ottoman, ils commencèrent à vivre une vie nationale<sup>61</sup>.

Trente ans plus tard, en 1908, leur prince ayant pris la couronne, ils se sentirent encore plus réunis<sup>62</sup>. Ils comprirent qu'ils formaient un bloc déjà puissant et qu'ils pouvaient se permettre de laisser percer leurs aspirations. Leur capitale qui n'était il y a dix ans qu'un grand village, vit des rues, des maisons, des jardins, se tracer, se monter, se planter. Ils respiraient. Leur poitrine s'élargissait si bien que parfois, les uns contre les autres, pour se donner de l'air, ils regardaient à gauche la mer Noire, en bas la mer Égée. Une poussée et ils pourraient les atteindre. Ils persistent dans leur labeur. Étant prêts, ils attaquèrent. La poussée se produisit. Ce ne fut d'abord que victoires pour eux et leurs alliés. Leur rêve même n'avait jamais été jusqu'aux limites qu'ils atteignaient. Ils allaient réaliser plus que leur espoir. D'un coup, pour des raisons qui ne dépendirent ni de l'héroïsme de leur armée, ni de leur délabrement, par un revers du sort, par la nécessité de combattre leurs alliés tout croula.

Ils se débattirent, luttèrent, en appelèrent aux grands puissances. Les grandes puissances ne prirent pas leur défense. Ils appelèrent encore. Il ne pouvait pas se faire qu'après avoir tout entrevu il ne leur restât plus rien ! Ils appelèrent. Aucune réponse ne vint pour eux. Comme des assiégés s'enferment dans leurs murs pour mieux résister, ils rentrèrent dans leur défaite, ils jurèrent que pour eux rien au monde n'existerait plus tant qu'ils n'en seraient pas sortis<sup>63</sup>.

La guerre éclata. L'Europe fut en feu. La Bulgarie regarda au-dessus de son mur. C'était elle, uniquement elle, qu'elle essayait d'entrevoir dans ce tremblement. Écœurée, aigrie, ne croyant plus à rien, plus aux promesses, plus aux amitiés, elle calculait ses chances. L'Europe: elle s'en fichait! la victoire de l'Allemagne: elle s'en fichait! la victoire de la France: elle s'en fichait! que la Russie, sa mère, fut blessée, elle irait jusqu'à s'en fichier! Ce qu'il lui fallait, c'était la Macédoine.

Celui qui sera le plus fort ou qui pourra la lui donner, celui-là sera son allié. Si c'est la Chine, si c'est la Patagonie, elle sera avec la Chine et la Patagonie. Quand on a subi ce qu'elle a subi, que depuis deux ans on ne vit que dans un but, que l'occasion se présente peut-être de le

---

<sup>61</sup> Suite au traité international de Berlin (13 juillet 1878) qui mit fin à la guerre russo-turque de 1877-1878, La Bulgarie devient une principauté autonome sous suzeraineté ottomane.

<sup>62</sup> Lors de l'assemblée du 5 octobre 1908 à Veliko Tarnovo, Ferdinand I<sup>er</sup> de Saxe-Cobourg et Gotha, élu prince de Bulgarie en 1887, proclame l'indépendance du pays et prend le titre de *tsar des Bulgares*. La Bulgarie devient un royaume indépendant.

<sup>63</sup> Défaite de la Bulgarie durant la Deuxième Guerre balkanique (16 juin-18 juillet 1913) qui déboucha sur le traité de Bucarest (10 août 1913). Voir le dossier publié récemment sur ce sujet *Participarea României la al Doilea Război Balcanic*, "Revista de Istorie Militară", 2013, 3-4 (137-138), p. 1-93, avec sources et bibliographie.

toucher, on ne fait pas de sentiment. La transformation de l'Europe, la place morale à prendre, le triomphe des races, tout cela n'a pas d'importance: "La Ma-cé-doi-ne".

La Bulgarie, cuirassée, prête, fourbie, attendit donc. En novembre, une occasion se présenta pour elle d'occuper la Macédoine. Les Serbes repoussés par les Autrichiens étaient à bout. Sans munitions. Pour fouler la terre convoitée, les Bulgares n'auraient pas eu besoin d'enfoncer les portes, tout était libre et ouvert, ils n'avaient qu'à s'y installer. Mais ce qu'ils veulent, ce n'est pas seulement occuper la Macédoine, c'est être certains de la conserver. Or, savaient-ils qui serait victorieux de l'Entente ou de l'Alliance? Marcher contre les Serbes, c'était devenir l'ennemi de l'Entente. Leur sagesse l'emporta sur leur désir. Frémissements, ils restèrent neutres. La France, depuis les événements balkaniques de 1913 a perdu son auréole en Bulgarie. La Bulgarie jugeant sa cause seule juste se demanda pourquoi la France, la grande justicière du monde, n'avait pas pris sa défense. Il s'ensuivit un sentiment populaire de désaffection et l'appel au pouvoir d'hommes à tendances germanophiles. L'Entente, par conséquent, en ce mois de novembre, considéra la neutralité de la Bulgarie comme un succès<sup>64</sup>.

Dans les Balkans, le théâtre occidental de la guerre ne passionne pas. Leurs regards étaient tournés uniquement vers ce qui se passait autour d'eux et en Russie. La Bulgarie regardait la Grèce et la Roumanie. La Grèce regardait la Bulgarie. La Roumanie, l'œil sur la Russie, par les autres se laissait regarder.

Les premiers bateaux alliés apparurent alors devant les Dardanelles. Les Balkans, quoique nullement endormis, eurent un sursaut. On venait de leur marcher sur les pieds.

La Grèce, par les yeux de son grand citoyen, entrevoyant lumineusement ses destinées, tout enflammée, se levait déjà pour nous accompagner chez les Turcs. La Bulgarie, aux écoutes, se sentit remuée. Elle entendait que Venizelos, pour participer à la fête de Constantinople, s'appêtait à lui céder un morceau de la belle Macédoine. Cette fête était donc si belle qu'elle méritât d'avance un sacrifice? Impatiente du gain qu'elle pourrait en retirer, elle eut, à cet instant, l'idée d'y prendre part. D'y prendre part même avant la Grèce pour être la première. Mais bientôt tout s'éteignit, car la Grèce avait un roi<sup>65</sup>.

Calmée – la peur de la Bulgarie avait été de se faire devancer – elle retrouva sa sérénité. Elle pouvait encore attendre.

Les opérations dans les Dardanelles ayant rencontré des difficultés ne se menaient pas aussi rapidement qu'on l'aurait pu croire. Chaque jour la Bulgarie sentait combien cela lui donnait d'importance. De ce côté de la guerre, par sa situation sur la carte, c'était elle maintenant qui pouvait donner à l'Entente l'appui le plus efficace, le coup le plus direct à l'Alliance.

Les circonstances la plaçaient sur un piédestal au carrefour des deux parties de l'Europe. En effet, les deux parties de l'Europe se rencontrèrent chez elle. Chacune, l'une à droite, l'autre à gauche, venait lui apporter des présents sur un plateau d'argent. Il y a deux ans, pensa-t-elle, les grandes puissances me dédaignaient, on parlait même de me supprimer, aujourd'hui ce sont elles qui viennent s'asseoir près de moi pour m'offrir et me demander des choses.

Rengorgée elle écouta.

L'Allemagne lui disait:

"Je vous accorde tout ce que vous désirez; en échange je ne vous demande même pas de prendre les armes contre les Alliés. Je sais que le soldat bulgare ne pourrait pas tirer sur le soldat

---

<sup>64</sup> N. Nikov, *Les relations franco-bulgares (1913-1915)*, "Etudes balkaniques", 10 (1974), p. 281-291.

<sup>65</sup> Le "roi des Hellènes" Constantin I<sup>er</sup> (1913-1917; 1920-1921), beau-frère de l'empereur Guillaume II. Voir à son sujet la biographie de E. Driault, *Le roi Constantin*, Versailles 1930 avec le compte-rendu de Nicolae Iorga dans la "Revue Historique du sud-est Européen" 7 (1930), 7-9, p. 149-151.

russe, laissez-moi le passage. Fin juillet l'armée Mackensen sera libre. Nous tomberons sur la Serbie. Deux semaines, et elle n'existera plus. A ce moment, permettez-nous de rejoindre les Turcs à travers votre territoire”.

– Bien! répondit la Bulgarie.

L'Entente lui disait:

“Dans les deux cas vous devez être avec nous. Même si, par impossible (et ce ne sera pas), l'Allemagne l'emportait, son intérêt, surtout la compréhension qu'elle en a, l'empêcherait, malgré ses assurances, de faciliter le développement d'une autre race. Vainqueurs avec nous qui le serons...”

– Bien! répondit la Bulgarie.

La Bulgarie est un pays de paysans. Comme eux, âpre au gain – et le gain aujourd'hui consistait en des provinces –. Frappée de sa nouvelle fortune, elle se dit: “Puisque, du coup, sans discussion, on m'offre tant, c'est que je puis obtenir davantage. Les troupes alliées mettront encore des mois à venir à bout des Dardanelles. La Roumanie est au mutisme, la Grèce en relevailles, j'ai le temps”.

– J'ai le temps, répète M. Radoslavoff, le président du Conseil<sup>66</sup>.

M. Radoslavoff est un homme courtois et madré. Ayant beaucoup fréquenté les Turcs, il en a gardé cette politesse d'esprit qui va jusqu'à vous cacher la vérité plutôt que de vous dire une chose désagréable. Ne vous provoquant jamais, il est difficile de lutter avec lui. “Puis, proclame-t-il, moi, je suis un paysan!” laissant entendre par là qu'il en a la ruse et la finesse.

– Très bien, lui renvoyait un jour un diplomate, puisque vous êtes un paysan, prenons un exemple de paysan: vous venez au marché avec un poulet. C'est le début du marché. Vous en voulez vingt sous, on vous en donne vingt sous, mais vous réfléchissez. Vous vous dites: j'ai le temps, j'en trouverai sûrement un plus haut prix. Et la fin du marché arrive. On a acheté du veau à la place du poulet, votre poulet vous reste dans les mains.

– Quand le poulet est bien gras, répondit M. Radoslavoff, il trouve toujours acquéreur.

Pour l'instant, les Bulgares en sont là..... Cependant, l'unité politique de leur race ayant été déchirée à la minute où elle allait s'accomplir, c'est en vue seule de la reconstituer qu'ils sont en armes. Rien ne pèsera devant ce but. De l'Alliance, de l'Entente, ils ne sont exactement sûrs d'aucune. On leur fait des promesses: méfiants, ce ne sont plus des promesses, ce sont des gages qu'ils veulent. Pour croire, ils demandent à toucher. Ce genre de diplomatie, direz-vous, est un peu primitif. C'est le leur. A tout prendre, pensent-ils, dans l'incertitude où nous sommes, rester intacts nous paraît encore le meilleur. Quand tout le monde sera épuisé, nous serons forts.

Ce sont des matérialistes.

### **Salonique, nid d'espions**

*Salonique, décembre.*

Salonique est un accès de fièvre, et si les villes avaient un cœur, de tous les cœurs des villes c'est celui de Salonique qui battrait le plus fort. A chaque pas que l'on fait sur son quai et dans ses rues, on sent que l'on heurte de l'émotion, de la crainte, de l'angoisse, de l'espoir, de la peur, de l'espionnage et de l'affolement.

---

<sup>66</sup> Vasil Hristov Radoslavov (1854-1929), président du Conseil des ministres à deux reprises: 28 août 1886-10 juillet 1887; 17 juillet 1913-21 juin 1918. Il engagea la Bulgarie dans la guerre du côté des Puissances Centrales.

Vous marchez tranquillement, quelqu'un vous abat sa main sur votre bras et vous dit: "Les officiers de marine qui étaient en ville viennent d'être rappelés en toute hâte sur leurs bateaux". On répond: "Bon, très bien"! Mais le quelqu'un n'est pas satisfait et vous a glissé dans l'oreille: "J'en conclus que c'est cette nuit que la flotte va bombarder". Vous tachez de vous perdre dans la foule et de courir à vos affaires. Mais si vous avez eu le malheur de jeter seulement votre pardessus sur vos épaules on vous attrape par la manche et l'on vous dit: "Vous savez qu'un sous-marin grec vient de rentrer dans le golfe, trois torpilleurs français l'ont arrêté et ont l'œil sur lui, s'il bouge d'un mètre ils le coulent". "Bon, très bien"! dit-on; mais la personne qui tient encore votre manche insiste: "Ce sera l'incident qui déclenchera tout". Vous vous glissez de nouveau dans la foule, cette fois on vous court après et un ami vous dit: "Viens!" On demande: "Où donc?" Il répond: "Tu verras", et il vous conduit dans la salle à manger d'un hôtel. En vous montrant le général anglais la cuiller à la main, il nous dit: "Regarde". On regarde et on demande: "Qu'a-t-il donc de spécial?" On vous répond: "Tu ne vois pas la tête qu'il a?"

Et on vous explique: "Il s'asseyait pour commencer son dîner, il était tranquille comme d'habitude quand un marin anglais est arrivé porteur d'un pli. Il l'ouvrit et tout en le lisant changea de figure; depuis, contre son ordinaire, il mange nerveusement et se dépêche".

Puisque le bonheur vous a conduit dans une salle à manger vous en profitez pour vous asseoir devant une table. Vous pensez ainsi avoir une demi-heure de sérénité, vous avez trouvé un camarade de Paris, vous vous dites: on va causer des boulevards. Vous n'en êtes pas au potage qu'une de vos connaissances ouvre la porte et s'écrie tout bas: "Mes enfants, je vous cherchais". On lui répond: "Vas-y!" Il y va: "Des patrouilles de sous-officiers sans arme parcourent la ville et font rentrer immédiatement au camp tous les soldats permissionnaires qu'ils rencontrent. Il se prépare de grands événements pour cette nuit, on va veiller l'arme au pied". La connaissance reprend aussitôt: "Ce n'est pas tout", et elle continue: "Le gros de la flotte vient de recevoir l'ordre de quitter Malte sur l'heure et d'accourir ici". Heureusement que vous êtes à table, que vous avez une fourchette et un couteau dans les mains et que vous pouvez un moment noyer dans le bruit de la porcelaine l'avalanche de ces nouvelles. Ce n'est, hélas! que pour un moment.

Vous entrez dans un restaurant que voyez-vous? Le consul de Bulgarie et un officier français mangeant en tête-à-tête sur une petite table. Pourquoi? Parce que l'officier français n'a trouvé qu'une seule place de libre, à la table il y avait déjà un monsieur qu'il ne connaissait pas, il a demandé au monsieur: "Cette place est-elle libre?". Le monsieur a répondu "oui", et les voilà qui se font des politesses à se passer les plats.

Vous allez à notre camp d'aviation. Quelle est la personne qui, le nez en l'air, contemple avec tant d'amour les oiseaux né en France? C'est M. le consul général d'Allemagne. Notre aviateur ne peut tout de même pas démolir son appareil pour lui descendre dessus.

Vous faites quelques pas sur le port. Voilà des troupes qui arrivent. Quel est ce monsieur qui essuie son binocle pour mieux regarder, quel est cet admirateur passionné des armées françaises et anglaises qui ne rate pas un seul débarquement? C'est M. le consul général d'Autriche.

Puis il y a aussi M. le consul général de Turquie. M. le consul général de Turquie **fait** les *tramways*.

Maintenant observez autour de vous. Un groupe d'officiers français ou anglais marche en causant, et derrière vous voyez un suiveur en civil qui, par le plus pur hasard, a le même pas que les officiers. Accompagnez les officiers, ils vont s'asseoir autour d'une table; le suiveur s'assoit à la table à côté. Sans le faire exprès il se penche parfois si près d'eux que c'est tout juste si par mégarde il ne boit pas dans leur verre. Si les espions étaient de ces amorces que les enfants sèment sur les trottoirs, à chaque pas on en ferait éclater un.

Et savez-vous ce que c'est que cette ville ou l'on rencontre à chaque tournant les représentants officiels de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Bulgarie, de la Turquie, où l'on est assis dans le train à côté de l'agent du Kaiser, où, quand vous avez une cigarette non allumée à la bouche, un Autrichien inconnu vient vous offrir du feu, ou quand vous marchez sur le pied d'un passant vous entendez un juron en bulgare? Cette ville c'est la base des armées franco-anglaises d'Orient!

Nous autres, nous ne savons sans doute pas exactement combien nous avons d'hommes, nous comptons en chiffre ronds, soit cent mille, cent vingt-cinq mille, cent cinquante mille. Mais eux, si c'est cent mille dix, ils le savent. Ils savent le nombre des arrivants ; ils comptent nos malades et ils calculent chaque jour. Si vous voulez avoir la statistique de notre armée, demandez-la-leur.

Et les journaux! Non! jamais on n'a vu ça! A toute heure vous entendez brailler: "le Nouveau Siècle", "le Courrier de Salonique". Ce sont des journaux allemands rédigés en français. Ils ont des nouvelles sensationnelles: "Pourquoi l'Allemagne sera victorieuse", "L'échec des Alliés", "L'Italie n'est pas si bête", "Les Français en déroute". Et l'on crie ça sous le nez de l'armée française et on offre ces numéros à des officiers français, et des officiers français, qui ne savent pas encore, donnent devant tout le monde un sou pour les posséder.

Nous avons envoyé des cuirassés, des canons, des soldats, des avions, mais nous avons oublié les balais. Envoyez d'urgence les balais.

Il n'y a qu'une chose au milieu de cette ville tourbillonnante, paradoxale, sournoise et peut-être bientôt sanglante, il n'y a qu'une chose qui nous remette l'esprit en place, c'est lorsque le soir, vers sept heures, sur le quai, vous voyez passer une automobile éclairée, et que dans cette automobile vous reconnaissez un homme dont le regard devant les événements les plus sombres est toujours droit, limpide et puissant. Cet homme c'est un général, ce général c'est Sarrail<sup>67</sup>.

\* \* \*

Lorsqu'au début d'octobre 1915, le général Sarrail quitte la France pour prendre le commandement du camp retranché de Salonique, Georges Clemenceau le met en garde: "N'y allez pas! ... C'est un guet-apens qu'on vous tend! C'est une folie que cette Croisade! Elle n'a qu'un partisan: Castelnau. C'est lui qui vous joue ce tour-là!"<sup>68</sup>.

Le dernier reportage d'Albert Londres est révélateur sur l'atmosphère qui régnait dans cette ville à l'arrivée du général en chef. L'espionnite qui se propageait comme une "maladie contagieuse", parmi les bataillons français ou britanniques, certains à peine rescapés des tranchées de Gallipoli, est une réalité qu'il faut prendre bien en considération. Elle trahit aussi l'incapacité du commandement allié à prendre l'initiative sur ce théâtre d'opérations, sauver l'armée serbe de la débâcle provoquée par l'intervention bulgare ou même lancer une offensive pour alléger le front roumain, nouvellement créé en août 1916. Ce sont les troupes bulgares qui, le 17 août, passent à l'attaque, en s'emparant, après trois jours de combat, de

---

<sup>67</sup> Maurice-Paul-Emmanuel Sarrail (1856-1929), figure parmi les meilleurs généraux français de la Grande Guerre. Londres lui vouait un véritable culte, conscient de l'énorme travail que le général avait entrepris pour améliorer le sort des soldats alliés, livrés à eux-mêmes au camp retranché de Salonique. Voir notamment ses mémoires, *Mon commandement en Orient (1916-1918)*, Paris 1920 (rééd. et commentées par R. Porte), 2012.

<sup>68</sup> P. Allard, *L'Oreille fendue*, Paris 1933, *apud*, J.-N. Grandhomme, *op. cit.*, p. 82.

Serès et de Demi-Hissar. Donnons aussi raison à Brătianu qui déclarait, durant ces jours cruciaux pour la destinée de la Roumanie, au commandant Thompson futur lord Carrington, l'attaché militaire britannique à Bucarest: "J'aurais dû m'engager à ne déclarer la guerre à l'Autriche que lorsque les troupes du général Sarrail auraient franchi la frontière grecque. Comme homme d'Etat, je reconnais avoir commis une grande faute : à mes militaires de la réparer"<sup>69</sup>.

Une mention spéciale au sujet des dernières négociations avec l'Entente en juillet (suivies de la signature du traité d'alliance du 4 août 1916 dans la maison de Vintilă Brătianu), circonstances décrites en détail par Ion G. Duca<sup>70</sup>, nous plonge dans le monde des diplomates anglais qui fêtaient cet événement quelques jours plus tard, donc en juillet, avec le consul russe de Galați. Gheorghe Jurgea-Negrilești est notre seul et unique témoin de ces conversations:

"Il y a eu ensuite le fameux déjeuner avec Pitz et le major Thompson. Ce dernier l'attaché de la Grande-Bretagne et l'amant de Marthe Bibesco<sup>71</sup>. On y a discuté des choses qui me semblaient épouvantables.

– «La Roumanie ne résistera pas plus de trois mois», nous expliquait le futur lord Cardington, c'est-à-dire Thompson. «C'est archi-suffisant pour transformer <la chambre à provisions> de l'Allemagne et sa dernière source de pétrole en un monceau de ruines.»

– «Quelle horreur!» s'est exclamé ma mère.

– «Natacha, voyons!» a essayé de la calmer grand-père.

– «Je suis tout à fait d'accord avec madame! Lorsque je suis sorti de chez Brătianu, je me sentais comme un malfaiteur qui avait commis un cambriolage. Mais c'est la politique. Notre guerre économique en Roumanie n'a pas donné les résultats escomptés. Lichiardopol de Braila, après nous avoir vendu son stock de farine, s'est empressé de le revendre aux Allemands<sup>72</sup>. Et en ce moment les transporteurs sont entre les mains de l'ennemi. Mais il y a autre chose, beaucoup plus grave. Pratiquement, toute la guerre sous-marine des Allemands fonctionne grâce au pétrole roumain, tout comme les escadrilles allemandes de Doger Bank. Et un autre problème se pose, continua Thompson avec son air froid et flegmatique. Nous n'aimerions pas que notre alliée tombe comme un cadeau entre les mains de l'ennemi.»

– «Tu n'échapperas point à ce que tu redoutes», dit le Roumain. C'est ainsi que les silos de Pitz, avec des biens achetés par la Couronne d'Angleterre, sont devenues la capture de Mackensen.

– «Le blé ne brûle pas», a constaté Pitz. «En revanche, les sondes de la vallée de la Prahova ont été complètement détruites et en fin de compte les Allemands n'auront plus de pétrole roumain.»

---

<sup>69</sup> Cité d'après *Ibidem*, p. 116-117. Voir aussi le chap. *L'établissement du camp retranché de Salonique*, p. 82-84 avec source et bibliographie.

<sup>70</sup> Voir n. 48, *supra*. Sur la décision roumaine voir aussi les propos de Hamilton-Herwig, *Ibidem*, p. 174-178.

<sup>71</sup> Qui écrivit plus tard sa biographie, *Le destin de Lord Thomson of Cardington, suivi de Smaranda par le brigadier général Lord Thomson of Cardington* (préfacée par James Ramsay Mac Donald), Paris 1932.

<sup>72</sup> Sur l'achat préventif des récoltes de céréales par les Anglais et par les Allemands en 1915-16, voir toujours le savoureux témoignage de Gh. Jurgea-Negrilești, *op. cit.*, p. 88 et suiv.

– «Quels bons alliés a trouvé Brătianu!» s'est exclamée ma grand-mère qui avait du talent pour les gaffes. «D'une part l'Angleterre, avec l'incendie total, et d'autre part la Russie, qui...»

– «Mais voyons, Liuba ...» a essayé de l'arrêter grand-père.

– «Et alors?» a continué grand-mère, qui ne se laissait pas facilement démonter. «J'ai voulu dire qu'il vaut mieux avoir des ennemis que de tels amis!»

Thompson a commencé à rire.

– «En tout cas, la Roumanie a en madame un allié fidèle, et pour vous tranquilliser je dois vous dire qu'aujourd'hui, comme autrefois par ailleurs, nos plans ou ceux de la Russie ne se réaliseront pas. Mais pas parce qu'ils seraient absurdes ou irréalisables, mais parce que l'histoire nous enseigne que le sort des plans politiques est de rater, tout « géniaux » qu'ils soient» – et Thompson prononça «géniaux» avec un mépris visible. «Et dans Bucarest inconstant et optimiste, je vois toutes les prémisses d'une gigantesque catastrophe militaire. J'avoue ne pas comprendre les militaires roumains. Lorsqu'on discute avec eux, on voit qu'ils ne sont pas bêtes. Mais leurs plans militaires sont si aberrants, que l'on a l'impression qu'ils ne connaissent pas la carte de leur propre pays. Comment le général Iliescu, le Chef de l'Etat-major, ou n'importe quel autre, peut croire que la Roumanie puisse résister sur un front cinq fois plus long que celui de la France? Ah, si les Bulgares étaient neutres ... Mais la Roumanie a eu besoin du Quadrilatère ...»

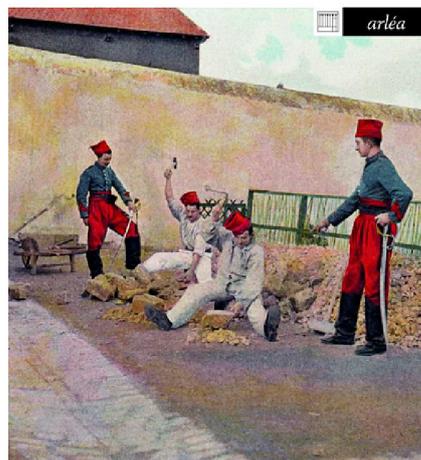
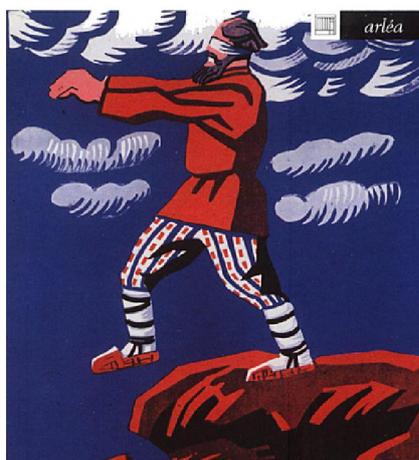
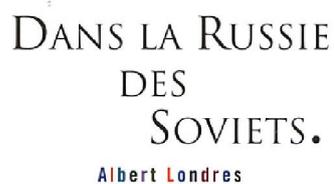
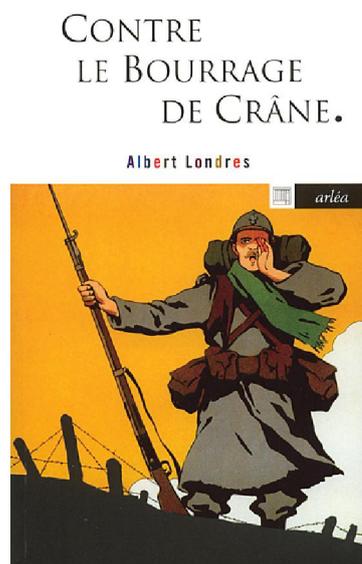
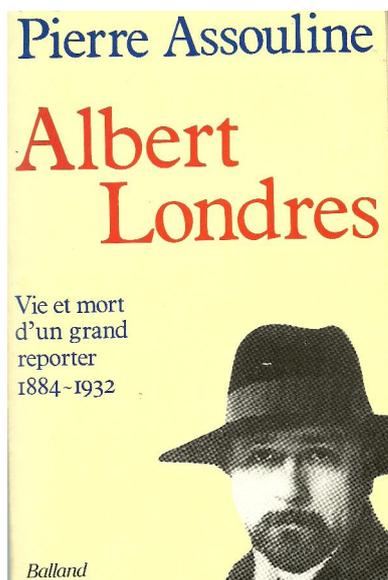
... Vis-à-vis de ma grand-mère, Thompson s'est senti comme le pêcheur qui voit d'enfuir le poisson qui venait tout juste de mordre à son hameçon. La bourde lui était passée sous le nez, sans pouvoir la déguster. Très finement, sur un ton de parfaite politesse, il a esquissé une dernière tentative:

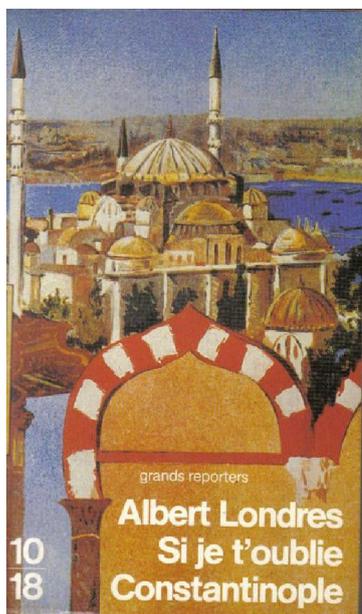
– «Sans connaître les intentions du Cabinet de Sankt Petersbourg, je comprends parfaitement que la Russie ne peut prendre en considération les intérêts de certaines <inventions géographiques> temporaires» (il faisait allusion à la Bulgarie et à la Roumanie).

Personne n'a répondu, et par cette dernière appréciation le major m'est devenu antipathique. Au même moment le majordome Inovici nous a invité au salon pour prendre le café.<sup>73</sup>

---

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 158-161.





**The South-East European Countries in the First World War (1915).  
Three Feature Reports of Albert Londres and the Memoirs of Gheorghe  
Jurgea-Negrilești**  
(abstract)

A famous French reporter, Albert Londres (1884-1932), has visited Bucarest, Sofia and Thessaloniki in July-December 1915. His articles published in *Petit Journal* were occasioned by his mission on the Turkish front. In Romania, he has observed how the two coalitions are making strenuous attempts to convince the government to enter the war. He noted the sympathy for the Entente and especially for France of the most part of the political class and public opinion, and the payments made by Germany to corrupt politicians or newspapers. In Bulgaria, the situation was not yet clear. London was just to remark that the conquest of the entire Macedonia was the main issue that would determine how the government in Sofia will act. The third article describes how the city of Thessaloniki, the headquarters of general Sarrail, was full of German and Austrian spies, whose presence was enabled by the neutrality of Greece in that moment.

The other subject of the study concerns some fragments of the memoirs of Gh. Jurgea-Negrilești, about the Russian fleet sent to Serbia through Reni and Galați in September 1914. Prince P. Urusov declared on that occasion that Russia had the intention to occupy the Danube from Galați to Cernavodă.